



Armelle Le Goff et Christiane Demeulenaere-Douyère (dir.)

## Enseignants et enseignements au cœur de la transmission des savoirs

Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques

---

# L'enseignement de la « discipline étrusque » : d'un cadre familial à une organisation publique

Dominique Briquel

---

DOI : 10.4000/books.cths.14507

Éditeur : Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques

Lieu d'édition : Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques

Année d'édition : 2021

Date de mise en ligne : 18 janvier 2021

Collection : Actes des congrès nationaux des sociétés historiques et scientifiques

ISBN électronique : 9782735508976



<http://books.openedition.org>

### Référence électronique

BRIQUEL, Dominique. *L'enseignement de la « discipline étrusque » : d'un cadre familial à une organisation publique* In : *Enseignants et enseignements au cœur de la transmission des savoirs* [en ligne]. Paris :

Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, 2021 (généré le 20 janvier 2021).

Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/cths/14507>>. ISBN : 9782735508976. DOI :

<https://doi.org/10.4000/books.cths.14507>.

---

Ce document a été généré automatiquement le 20 janvier 2021.

---

# L'enseignement de la « discipline étrusque » : d'un cadre familial à une organisation publique

Dominique Briquel

---

- 1 La langue française est là pour nous rappeler qu'il n'est pas de savoir sans transmission de ce savoir. Notre verbe « apprendre » fait partie de ces termes au sémantisme réversible, et qui par là si on veut sont parfaitement ambigus : tout comme l'hôte qui est aussi bien celui qui héberge que celui qui est hébergé, celui qui apprend est aussi bien celui qui enseigne que celui qui est enseigné. Au fond il y a là une profonde vérité qui montre combien le sujet qui nous réunit cette année est au cœur de toute science, ou au moins devrait l'être.
- 2 Mais quittons notre langue pour en venir au latin : le latin n'avait pas cette ambiguïté, ou, si on préfère en donner une interprétation positive, ne donnait pas à percevoir aussi immédiatement le lien entre savoir et transmission du savoir. Là où nous utilisons le seul verbe apprendre, le latin en usait de deux, *docere* et *discere*, et répartissait entre eux les deux sens confondus dans le verbe français : *docere* s'employait pour celui qui apprend aux autres, le maître qui enseigne à ses élèves, et *discere* pour celui qui recevait les leçons de son maître, pour le disciple, *discipulus*, qui en est le substantif dérivé<sup>1</sup>. Les deux termes, à ce titre, se rencontrent pour des savoirs qui sont transmis et notamment s'appliquent à ce que nous appelons encore, dans le prolongement du latin *disciplina*, des disciplines scientifiques, le contenu d'une science ; mais on trouvait aussi bien, dans le même emploi, ce terme *disciplina*, tiré de *discere*, que *doctrina*, tiré de *docere*.
- 3 Ces considérations sur le latin nous placent apparemment totalement en dehors du sujet qui a été annoncé, qui portait sur les Étrusques, lesquels, comme chacun sait, parlaient une langue qui n'était pas le latin et même n'appartenait pas à la famille indo-européenne, et que nous n'arrivons à comprendre que très imparfaitement. Mais ce détour par le latin n'est pas hors de propos dans la mesure où la question qui sera ici traitée concerne la période où les Romains étaient en contact avec le monde étrusque,

dont ils avaient conquis le territoire – on rappellera rapidement la chronologie des faits : la première cité étrusque vaincue et annexée par Rome a été sa voisine et séculaire rivale Véies, tombée au pouvoir de Camille en 396 av.J.-C., la dernière Volsinies, l'actuelle Orvieto, dont les légions ne s'emparèrent qu'un siècle plus tard, en 264 av. J.-C.<sup>2</sup> – et ont été amenés à s'intéresser à la science étrusque, cette spécificité des anciens Toscans, dont nous allons parler.

## La science religieuse étrusque

- 4 Cette science étrusque était en effet désignée aussi bien sous le terme d'*Etrusca disciplina* que sous celui d'*Etrusca doctrina* – autrement dit elle était considérée comme un savoir, une science, mais non comme un savoir clos sur lui-même, une science absconde dont quelques érudits pouvaient faire leur propriété, mais comme des connaissances qu'il était important de faire passer auprès d'un auditoire plus large, d'enseigner. L'expression la plus employée est celle d'*Etrusca disciplina*, qui insiste sur cet aspect – et c'est d'ailleurs celle, simplement traduite en allemand, que le grand spécialiste de la question, le savant suédois Carl Olov Thulin (1871-1921), avait choisie comme titre de sa somme magistrale sur la question<sup>3</sup>, qui, plus d'un siècle après sa parution, n'a pas eu besoin d'être remplacée. Il est significatif au reste que, lors d'une intervention, dont nous aurons à reparler, de l'empereur Claude au Sénat en l'an 48 de notre ère, le choix du prince ait porté sur ce terme *disciplina*. Il disait de cette science étrusque qu'elle était le plus beau fleuron de la science de l'Italie entière, *vetustissima Italiae disciplina* (*Annales*, 11, 15) : mais cette science n'était rien si elle n'était pas vraiment une *disciplina*, s'il n'y avait pas des élèves, des *discipuli* qui la reçoivent et se l'approprient. Le but de l'empereur était justement de favoriser le passage aux générations suivantes des connaissances léguées par le passé : la transmission de ce savoir était donc essentielle.

## Une science consignée par écrit

- 5 Mais quelle est cette science dont nous n'avons jusqu'à présent pas dit sur quoi elle portait ? Elle nous surprendrait bien aujourd'hui, car son contenu était exclusivement religieux, portait sur des questions de rituel et de divination – donc se situait aux antipodes de ce que nos contemporains considéreraient comme relevant de la science, de ce à quoi ils pourraient appliquer le terme de scientifique. Pourtant, les Anciens la désignaient par les mêmes termes, *doctrina* ou *disciplina*, qu'ils appliquaient à la physique ou aux mathématiques, bref à ce qui pour nous relève véritablement du champ des connaissances scientifiques.
- 6 Il est vrai que cette science religieuse étrusque était exposée dans des livres, ce qui lui conférait justement un caractère de corpus de connaissances, d'un savoir que le truchement de l'écrit permettait de faire passer auprès d'élèves. Mais les noms des trois séries de livres entre lesquelles cette *disciplina* ou *doctrina* était traditionnellement divisée<sup>4</sup> montrent que le contenu n'avait rien à voir avec nos disciplines scientifiques : il s'agissait des livres de l'haruspicine, *libri haruspicini* ou *haruspicales*, livres des foudres, *libri fulgurales*, livres des rites, *libri rituales*. La troisième catégorie exposait les cérémonies auxquelles il convenait de procéder dans les différentes occasions qui pouvaient se présenter – et on sait que Romulus, en traçant, avec une charrue attelée

d'un bœuf et d'une vache blancs, le sillon primordial, *sulcus primigenius*, qui allait en délimiter la limite sacrée, le *pomerium*, avait suivi le rituel étrusque de la fondation d'une cité. Les deux autres catégories regardaient les procédures divinatoires, dans lesquelles les haruspices étaient devenus des maîtres. Ils observaient ce qu'on considérait comme des signes adressés par les dieux aux hommes, et par lesquels il était possible de tirer des indications sur l'avenir – à condition bien sûr de savoir les interpréter. Les haruspices se faisaient fort d'y parvenir, grâce justement à la science contenue dans leurs livres : il s'agissait d'une part de l'observation des foudres, classiquement tenues pour lancées par les dieux du haut des cieux où ils résidaient, d'autre part de celle du foie des victimes offertes en sacrifice aux divinités, lesquelles en réponse à l'homme étaient censées lui donner par ce biais les indications dont il avait besoin – selon le procédé mantique de l'hépatoscopie, bien connu dans les civilisations mésopotamiennes, mais dont la Grèce n'ignorait pas la pratique. Il ne faudrait d'ailleurs pas prendre ces procédés d'analyse des signes divins dans un sens limitatif : à côté des indications qu'on pouvait tirer de l'observation des foudres ou de celle du foie des bêtes offertes en sacrifice, la littérature sacrée étrusque prenait en considération le vaste champ des phénomènes sortant de l'ordinaire et par là susceptibles de révéler une intervention surnaturelle, tout ce qu'on pouvait ranger dans la catégorie des prodiges – comme un tremblement de terre, une inondation, une famine, une épidémie voire des phénomènes bizarres comme l'apparition de deux soleils dans le ciel ou un bœuf qui se mettait à parler, signes évidents d'un dérèglement du cours normal des choses et donc supposant l'action des dieux<sup>5</sup>.

## Une science objet d'une révélation divine et concernant les rapports avec les dieux

- 7 On est bien évidemment en dehors de ce qui est pour nous le champ de la science. Et cela est encore accentué par le fait que le contenu de ces livres n'était pas considéré comme une élaboration humaine, mais se fondait sur ce qui avait été au départ une révélation divine : une légende, que déjà Cicéron, qui, en tant que tenant de l'école académicienne, rejetait toute possibilité de divination, tournait en ridicule (*De la divination*, 2, 50-51), voulait qu'un nouveau-né, appelé Tagès, ait surgi tout d'un coup d'un champ qu'un paysan labourait aux alentours de Tarquinia et se soit mis à exposer, tout bébé qu'il était, les principes de l'*Etrusca disciplina* aux Étrusques des alentours, qui les auraient soigneusement consignés par écrit. Nous reconnaissons dans cette histoire des thèmes légendaires classiques : un mythe d'autochtonie, cet enfant-prophète étrusque étant homologue sur ce point des Athéniens qui se disaient autochtones, c'est-à-dire nés du sol même de l'Attique, ou le motif de l'enfant possédant la science et la sagesse d'un vieillard, dont Jésus faisant, encore tout petit, la leçon aux docteurs de la loi n'est qu'un exemple parmi d'autres. Ce n'est certes pas pour nous convaincre du caractère de science de cette discipline étrusque.
- 8 Il n'en reste pas moins que ce à quoi s'intéressait cette science religieuse était d'une importance capitale aux yeux des Anciens. Car elle regardait les relations entre les hommes et les dieux : or nous sommes dans un contexte où l'homme ne conçoit pas son action dans le monde indépendamment de forces surnaturelles qui le dépassent et en conditionnent la réussite. Un être humain ne pourra rien s'il n'a pas les dieux avec lui et cela est vrai non seulement sur le plan individuel et privé, mais aussi sur le plan

collectif et public, par exemple dans le domaine politique ou militaire : un chef d'État ne parviendra à aucun résultat s'il ne bénéficie pas de l'appui des dieux, un général ne remportera la victoire que si les divinités la lui accordent ; en cas contraire, l'échec est assuré. La condition *sine qua non* du succès d'une entreprise, quelle qu'elle fût, était qu'elle reçût l'approbation des dieux, que ceux-ci n'y fissent pas obstacle : il fallait s'assurer de ce qu'elle bénéficiât de ce qu'on appelait à Rome la *pax deorum*, la paix des dieux, notion où le terme de paix recouvre le fait que l'homme a besoin que les dieux le laissent en paix, ne suscitent pas des catastrophes qui fassent tourner au désastre les actions dans lesquels il s'était lancé. Dans une telle perspective, on comprend que les procédures divinatoires étaient essentielles : l'homme avait toujours besoin de savoir où en étaient ses relations avec le divin, de savoir si cette paix des dieux n'avait pas été rompue, s'il n'avait pas commis, même inconsciemment, quelque faute qui lui vaudrait le courroux divin, cette *ira deorum*, colère des dieux, qui était le pendant négatif de la *pax deorum*, et donc si la divinité n'allait pas se venger en lui infligeant un désastre retentissant. C'est pourquoi, avant d'engager une bataille, le général romain prenait les auspices, c'est-à-dire vérifiait si les dieux lui garantissaient le succès ; de même, les élections donnaient lieu à une prise d'auspices comparable : il fallait être sûr que les citoyens avaient choisi le bon candidat, qu'il n'attirerait pas des catastrophes sur la cité. On est loin bien sûr de notre conception moderne de la laïcité ; au contraire, c'était un des devoirs essentiels de l'État antique, de la *res publica*, que de s'assurer de l'existence de bonnes relations entre le monde divin et le monde humain.

- 9 Cette appréhension de la colère divine, toujours pendante puisqu'on ne pouvait jamais être vraiment sûr d'avoir parfaitement accompli tout ce que les dieux attendaient, de ne pas avoir par exemple commis une faute dans la mise en œuvre des cérémonies par lesquelles on cherchait à se concilier leur faveur, obligeait à un contact permanent avec les dieux, ce qu'assuraient les procédures divinatoires. Les Étrusques les avaient particulièrement développées : ils ne se contentaient pas de déterminer si les dieux étaient en colère ou pas, mais étaient capables, en cas de signe négatif donné par la divinité, d'analyser précisément sa signification, de savoir quel dieu avait été offensé et comment il fallait procéder pour l'apaiser, c'est-à-dire en pratique de savoir de quel dieu émanait cette marque de mauvaise humeur et à quelles cérémonies il convenait de procéder pour se concilier de nouveau ses bonnes grâces. Un témoignage archéologique concret nous permet de comprendre comment procédaient les haruspices : on a retrouvé en 1877 dans un champ près de Plaisance, en Italie du Nord, un petit foie en bronze qui répond aux modèles qui devaient servir à la formation des apprentis haruspices<sup>6</sup>. La surface de l'organe est divisée en cases, chacune portant inscrit le nom d'un dieu étrusque : l'haruspice n'avait qu'à projeter sur l'organe réel cette grille de lecture théorique et, s'il notait la présence dans telle case d'une malformation, signe évident de la colère divine, cela indiquait que la divinité dont le nom y figurait demandait à être apaisée, donc réclamait des sacrifices ou autres cérémonies. Il en allait de même pour l'observation des foudres : le spécialiste étrusque, on le sait en particulier par Sénèque qui traitait des foudres dans le livre II de ses *Questions naturelles* et Pline l'Ancien, qui faisait de même dans son *Histoire naturelle*, livre I, chapitres 51 à 56, notait de quelle partie du ciel venait l'éclair – ce qui veut dire qu'il avait été envoyé par le dieu qui résidait dans cette partie du ciel –, quelles en étaient les moindres particularités de forme, couleur, quel effet la foudre avait produit en frappant le sol – détails qui, observés avec le plus grand soin et reportés à ce qu'en disaient les « livres des foudres », donnaient les indications voulues.

## Place des spécialistes de la science religieuse dans la société étrusque

- 10 Cette importance de la divination dans le fonctionnement de la cité étrusque transparaît dans le fait que les haruspices étaient de hauts personnages, membres de l'aristocratie des « princes » (*principes*) qui tenait solidement les rênes du pouvoir, dominant une population de plébéiens mal distingués dans nos sources des éléments serviles<sup>7</sup>. L'haruspice personnel de César – dont il aurait mieux fait de suivre les conseils de prudence le matin des ides de mars 44 – s'appelait Spurinna (Cicéron, *De la divination*, 1, 119, Suétone, *Vie de César*, 81, Valère Maxime, 8, 11, 2) : il appartenait à une des plus puissantes familles de Tarquinia, dont l'orgueil gentilice s'étalera encore à l'époque romaine par la série des éloges de ses membres, rédigés en latin, qui furent placés sur le forum de la ville<sup>8</sup>. Pour une époque plus ancienne, il est notable que, pour certains des défunts déposés dans les tombes les plus riches, la charge d'haruspice qu'ils avaient revêtue était mise en valeur. Sur une des peintures de la tombe Golini II d'Orvieto, un des membres de la famille propriétaire du monument, les Vercnas, est représenté monté sur un char et dans le costume typique des haruspices, la tête surmontée du bonnet pointu qui permettait de les reconnaître<sup>9</sup>. Une urne funéraire de Chiusi, conservée au musée de Berlin, qui porte la statue d'un homme dans la position du banqueteur, ayant sa femme assise à côté de lui, est ornée de livres – qui sont à interpréter comme les livres sacrés de la science religieuse étrusque, car ils sont caractérisés comme tels par le bonnet pointu qui les surmonte<sup>10</sup>.
- 11 La capacité d'interpréter les signes divins fournissait bien évidemment un moyen de peser sur les décisions des cités et on comprend que les nobles étrusques ne se soient pas privés des avantages que pouvait leur fournir la maîtrise de la science religieuse nationale. D'ailleurs, les présentations de la légende d'origine de l'*Etrusca disciplina*, faisant appel à l'enfant prophète Tagès, précisent parfois que ceux qui transcrivirent sa révélation, donnant ainsi naissance à la littérature sacrée étrusque, furent les membres de l'aristocratie : chez Censorinus, ce sont « les lucumons<sup>11</sup>, alors puissants en Étrurie » qui recueillent son enseignement (*Sur le jour anniversaire*, 4, 13) et le scholiaste de Berne à Lucain (1, 636) évoque « les enfants des douze princes », c'est-à-dire les fils des chefs des composantes de la dodécapole étrusque – avec une mise en avant des *pueri* et une relation avec l'organisation fédérale des douze peuples étrusques qui se comprend à la lumière des données romaines que nous examinerons. L'haruspicine était l'apanage de la classe restreinte qui dirigeait les cités, et l'existence probable, parallèlement, d'haruspices de bas étage, ces haruspices de village dont se moquait Cicéron (*De la divination*, 1, 132) et dont Caton (*De l'agriculture*, 5) interdisait la fréquentation à l'intendant de son domaine, ne remettait nullement en cause la place de la science religieuse nationale et de ses spécialistes dans le fonctionnement des États étrusques, place soigneusement verrouillée par les familles de l'aristocratie.

## Une formation dans un cadre familial

- 12 Nous n'avons aucun texte qui nous renseigne précisément sur la manière dont ces haruspices étrusques étaient formés. Mais une remarque de Cicéron, dans une lettre qu'il écrivait à son ami étrusque Caecina (*Lettres à ses amis*, 6, 6, 3) – sans doute le fils de

celui dont il avait assuré la défense dans sa plaidoirie du *Pro Caecina* – nous laisse entendre que l'acquisition des connaissances sur l'*Etrusca disciplina* se faisait dans un cadre familial : se référant à la capacité en matière de divination de son correspondant, l'orateur parlait de « la discipline étrusque, que tu avais reçue de ton père, homme de la plus haute noblesse et des plus grandes qualités » (*Tuscae disciplinae, quam a patre, nobilissimo atque optimo uiro, acceperas*). On en a une illustration avec ce que Tite-Live nous dit de Tanaquil, l'épouse étrusque de Lucumon, ce fils de l'émigré corinthe Démarate qui avait été obligé de quitter Tarquinia pour venir s'établir à Rome où il allait devenir le roi Tarquin l'Ancien, alors que la haute naissance de sa femme n'avait pas suffi à lui assurer une belle carrière dans sa ville natale. Le brillant avenir qui allait s'ouvrir à lui dans l'*Vrbs* avait été annoncé par un prodige qui était survenu sur le Janicule alors qu'il approchait de la ville : un aigle venu du ciel lui avait enlevé son bonnet, puis l'avait reposé sur sa tête (Tite-Live, *Histoires*, 1, 34, 8-9). Ce signe bizarre était de ceux dont la science religieuse étrusque se faisait fort de dégager la signification – et en l'occurrence de percevoir qu'il présageait un brillant destin. Mais l'analyse en avait été faite par Tanaquil, car elle était, nous dit l'historien padouan, « experte dans l'interprétation des signes célestes, comme les Étrusques le sont souvent » (*perita, ut uolgo Etrusci, caelestium prodigiorum mulier*) : c'est bien évidemment dans sa famille que cette femme de haute lignée avait reçu la formation qui lui permettait de comprendre le sens du signe envoyé par les dieux – et à titre assurément privé, car jamais les Étrusques, malgré la réputation, très exagérée, qu'on leur a faite d'avoir été des féministes avant l'heure<sup>12</sup>, n'ont confié de charge d'haruspices à des femmes.

## Organisation dans un cadre public mis en place par Rome

- 13 Mais l'*Etrusca disciplina* n'a pas seulement concerné le monde étrusque. Elle a aussi joué un rôle important à Rome et d'ailleurs, par la force des choses, nous connaissons beaucoup mieux l'haruspicine de date romaine, intégrée dans les structures de l'*imperium Romanum*, que celle du temps de l'indépendance des cités toscanes.
- 14 Les Romains en effet, comme tout autre peuple de l'Antiquité, se sont trouvés confrontés au problème de leurs relations avec les dieux, notamment pour savoir comment procéder lorsque ceux-ci semblaient manifester leur colère, ou bien encore pour déterminer quelle décision il convenait de prendre avant de se lancer dans des actions importantes. Ils avaient bien leurs propres techniques de communication avec les dieux, comme les auspices (mot qui est composé à partir du mot *avis*, oiseau, et du verbe *spicere, specere*, observer, et concerne donc au sens propre les signes qu'on pouvait obtenir en observant le vol des oiseaux ou d'autres signes donnés par eux, comme l'appétit des poulets sacrés contenus dans une cage). Mais ces techniques, mises en œuvre par les augures, restaient très élémentaires : en pratique, elles ne pouvaient donner une réponse que de l'ordre du oui ou du non – selon le côté où apparaissaient des oiseaux, ou selon l'appétit des poulets sacrés, qui mangeaient ou non le grain qu'on leur présentait – à une question forcément très simple. Elles permettaient de savoir si les dieux approuvaient l'élection de tel magistrat, ou si le général devait engager la bataille. Mais dès que la situation était plus complexe, par exemple lorsque les dieux manifestaient leur colère par des prodiges, l'art des augures se révélait impuissant ; il



fallait faire appel aux lumières des haruspices dont la science religieuse fournissait tous les éléments de réponse.

- 15 C'est pourquoi Rome voulut rapidement organiser un corps d'haruspices à son service, qui fût capable de lui fournir l'explication des phénomènes étranges qui pouvaient se produire et qui étaient soigneusement relevés et transmis au Sénat – en des listes dont de nombreux passages de Tite-Live nous fournissent des exemples et qui ont fait l'objet du recueil de Julius Obsequens, le *Livre des prodiges*, composé vraisemblablement au IV<sup>e</sup> siècle et consacré spécifiquement à ces manifestations jugées surnaturelles. Un certain nombre d'inscriptions d'époque impériale<sup>13</sup> nous font connaître un « ordre des soixante haruspices » (*ordo sexaginta haruspicum*), dont la date de création reste discutée, mais qu'il nous paraît toujours indiqué de mettre en relation avec les textes de Cicéron et de Valère-Maxime que nous allons examiner, et donc de situer à la période républicaine, au moment où Rome, ayant achevé la conquête de l'Étrurie, souhaita avoir à sa disposition un corps de spécialistes de la science religieuse tyrrhénienne, capable de fournir les indications qui pouvaient être de son ressort. Sa nécessité se fit assurément sentir à toutes les époques et ce que les auteurs anciens nous disent des occurrences de prodiges qui marquèrent l'histoire de la Ville nous montre qu'elles donnèrent souvent lieu à la consultation des maîtres de la science sacrée toscane – en alternative avec celle, de tradition plus directement romaine, des recueils de livres Sibyllins, corpus de prophéties qui étaient censées émaner de la Sibylle de Cumae et dont l'interprétation était confiée au corps des *Xuiri*, puis *XVviri sacris faciundi*<sup>14</sup>. Plus tard, les empereurs eurent à leur service des haruspices impériaux, signe que, sous l'Empire encore, le besoin d'avoir recours aux lumières de la discipline étrusque se faisait sentir. De même bien des villes s'étaient dotées de corps d'haruspices et il semble même qu'à une certaine époque les légions aient compté dans leur rang des haruspices, sortes d'aumôniers militaires avant la lettre.
- 16 Nous n'avons pas à étudier ici toutes les questions qui se posent par rapport à la discipline étrusque et à ses spécialistes – par exemple le fait qu'elle a servi d'arme, sous l'Empire, à la résistance païenne contre la montée du christianisme<sup>15</sup> –, mais nous soulignerons simplement que ces besoins religieux, dans le fonctionnement même de l'État, supposaient que Rome eût à sa disposition du personnel qualifié en nombre suffisant. Ce n'a pas toujours été le cas et, en 48, l'empereur Claude lançait un véritable cri d'alarme, demandant qu'on remédiât à une absence devenue criante de maîtres de la discipline étrusque et qu'on revivifiât l'institution, préconisant l'organisation d'un collège de spécialistes. Nous donnons ici le contenu de son intervention, telle que Tacite la rapporte dans ses *Annales* (11, 15) :

« Il appela ensuite la délibération du Sénat sur le collège des haruspices. "Il ne fallait pas, disait-il, laisser périr par négligence le plus ancien des savoirs de l'Italie. Souvent, dans les calamités publiques, on y avait eu recours ; et les cérémonies sacrées, rétablies à la voix des haruspices, avaient été plus religieusement observées. Les premières familles d'Étrurie, soit d'elles-mêmes, soit par le conseil du Sénat romain, avaient gardé et transmis à leurs descendants le dépôt de cette science ; zèle bien refroidi maintenant par l'indifférence du siècle pour les connaissances utiles et par l'invasion des superstitions étrangères. Sans doute l'état présent de l'empire était-il florissant ; mais c'était une reconnaissance justement due à la bonté des dieux, de ne pas mettre en oubli dans la prospérité les rites, pratiqués dans les temps difficiles." Un sénatus-consulte chargea les pontifes de juger ce qu'il fallait conserver et affermir dans l'institution des haruspices. »



## L'ordre des soixante haruspices

- 17 L'empereur né à Lyon, dont J. Heurgon avait naguère rappelé qu'il était fêru d'étruscologie<sup>16</sup>, au point d'avoir composé, en grec, vingt livres de *Tyrrhènika* (c'est-à-dire « choses étrusques » ; Suétone, *Vie de Claude*, 5, 42), n'avait fait que reprendre un souci qui s'était fait jour sous la République, à une époque que Cicéron définit comme étant celle où la cité fut la plus florissante – ce qui la situe avant l'éclatement des luttes internes, au lendemain de l'action des Gracques, et vraisemblablement au III<sup>e</sup> siècle, dans une cité pacifiée par l'apaisement du conflit entre patriciens et plébéiens, et donc au lendemain de l'incorporation de l'Étrurie. À ce moment déjà, Rome avait éprouvé la nécessité de constituer un corps de spécialistes de l'*Etrusca Disciplina* auquel elle pût recourir en cas de besoin – et qui était peut-être dès lors cet ordre des soixante haruspices que les inscriptions ultérieures nous font connaître. Deux témoignages parallèles, celui de Cicéron et celui de Valère Maxime nous rapportent le fait :

• Cicéron, *De la divination*, 1, 92 :

« C'est pourquoi, du temps de nos ancêtres, alors que notre empire était florissant, le Sénat décréta avec raison que dix<sup>17</sup> enfants de notables de chaque peuple d'Étrurie seraient mis à l'étude de cette doctrine, de peur qu'un art de cette importance, exercé par des gens de moyens, ne perdît son autorité religieuse en étant détourné vers le profit et le gain. »

• Valère Maxime, *Dits et faits mémorables*, 1, 1, 1 :

« Tel fut chez les anciens Romains le souci non seulement de maintenir, mais encore d'amplifier le culte que, à une époque où l'État était déjà très florissant et très riche, ils confièrent, en vertu d'un sénatus-consulte, dix enfants des premières familles à chacune des tribus de l'Étrurie pour les faire instruire dans la science des choses sacrées. »

- 18 On voit qu'avec l'entrée de l'Étrurie dans le monde romain, la situation avait changé et le Sénat, donc les structures officielles de la *res publica* avaient pris les choses en mains et pourvu à assurer la formation des futurs haruspices – du moins ceux destinés à avoir un rôle officiel, à donner aux autorités romaines les réponses qu'elles étaient en droit d'attendre sur le sens des prodiges qui s'étaient produits et sur les mesures qu'il convenait de prendre pour apaiser les dieux. Il s'agit toujours des fils des grandes familles – il n'est pas question, ici non plus, de l'haruspicine de bas étage, au contraire celle-ci est vilipendée comme une occupation lucrative méprisable, à laquelle seuls des individus de vile extraction pouvaient se livrer – et ces textes ne nous renseignent guère sur la manière et le cadre dans lequel leur formation était assurée ; mais la formulation de Cicéron et de Valère Maxime laisse plutôt penser à un apprentissage de la doctrine hors du cadre familial, comme cela avait été le cas pour Caecina qui avait reçu de son père et les livres et le savoir qu'ils contenaient. On a l'impression d'une formation collective de ces futurs spécialistes de l'*Etrusca disciplina*, probablement dans chacune des douze cités de la fédération – avant qu'ils fussent appelés à constituer le corps des haruspices officiels dont Rome avait besoin ; si on admet que déjà à l'époque ce corps avait pris la forme de l'ordre des soixante, il faut penser que les dix qui avaient été formés dans chacune des douze cités étaient appelés par moitié à siéger à Rome. Ce qui compte en tout cas, c'est qu'il existe désormais une prise en charge par l'État, qui ne paraît pas avoir existé du temps de l'indépendance étrusque : mais il s'agit de l'État

romain, de la *res publica* de la Ville qui avait étendu sa domination sur l'ancien pays étrusque et qui, obligée de faire entrer dans les rouages religieux de son fonctionnement un savoir qui ne relevait pas de la tradition nationale et que les grandes familles romaines étaient incapables de lui fournir, avait été contrainte de mettre sur pied une organisation et un système de formation qui lui permît de bénéficier de cette science, typiquement étrusque, qui lui paraissait indispensable.

---

## BIBLIOGRAPHIE

AMANN Petra, *Die Etruskerin. Geschlechterverhältnisse und Stellung der Frau im frühen Etrurien (9.-5. Jh. v. Chr.)*, Vienne, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften (Österreichische Akademie der Wissenschaften. Philosophisch-Historische Klasse, Denkschriften, 289, Archäologische Forschungen, 5), 2000.

BLOCH Raymond, *Les Prodiges dans l'Antiquité classique*, Paris, PUF (Mythes et religions), 1963.

BRIQUEL Dominique, *Chrétiens et haruspices, la religion étrusque, dernier rempart du paganisme romain*, Paris, Presses de l'École Normale Supérieure, 1997.

BRIQUEL Dominique, *La Civilisation étrusque*, Paris, Fayard, 1999.

ENGELS David, *Zum römischen Prodigienwesens (753-27 v. Chr.). Quellen, Terminologie, Kommentar, historische Entwicklung*, Stuttgart, Franz Steiner Verlag (Postdamer Altertumwissenschaftliche Beiträge, 22), 2007.

ERNOUT Alfred, MEILLET Antoine, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, 4<sup>ème</sup> éd., Paris, Klincksieck, 1959.

FREYBURGER Gérard, SCHEID John, *Cicéron, De la divination*, Paris, Les Belles Lettres (La roue à livres), 1992.

HAACK Marie-Laurence, *Les Haruspices dans le monde romain*, Bordeaux, Ausonius (Scripta Antiqua, 6), 2003.

HAACK Marie-Laurence, *Prosopographie des haruspices romains*, Pise-Rome, Istituti Editoriali e Poligrafici Internazionali (Biblioteca di « Studi Etruschi », 42), 2006.

HARRIS William Vernon, *Rome in Etruria and Umbria*, Oxford, Clarendon Press, 1971.

HEURGON Jacques, « La vocation étruscologique de l'empereur Claude », *Comptes Rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, 1953, p. 92-97.

MACBAIN Bruce, *Prodigy and Expiation. A Study in Religion and Politics in Republican Rome*, Bruxelles, Latomus (Collection Latomus, 177), 1982.

MAGGIANI Adriano, « Qualche osservazione sul fegato di Piacenza », *Studi Etruschi*, 50, 1984, p. 53-88.

MONTERO HERRERO Santiago, *Política y adivinación en el Bajo Imperio Romano : emperadores y harúspices (193 d.C. 408 d.C.)*, Bruxelles, Latomus (Collection Latomus, 211) 1991.

PIFFIG AMBROS Josef, *Religio Etrusca*, Graz, Akademische Druck- und Verlagsanstalt, 1969.

RONCALLI Francesco (dir.), catalogue d'exposition *Scrivere etrusco, Perugia, Rocca Paolina, maggio-settembre 1985*, Milan, Electa, 1985.

THULIN Carl Olov, *Die etruskische Disciplin*, Göteborg, Zachrisson Signatur (Göteborgs Högskolas Arsskrift, 11, 12, 15), 1906-1909, (3 vol.).

TORELLI Mario, *Elogia Tarquiniensia*, Sansoni editore (Studi e materiali di etruscologia e antichità italiane, 15), 1975.

## NOTES

1. Voir A. Ernout, A. Meillet, *Dictionnaire*, p. 180-181 et p. 176.
2. Données dans W. V. Harris, *Rome in Etruria and Umbria*.
3. C. O. Thulin, *Die etruskische Disciplin*.
4. La division en trois catégories de livres était exposée dans Cicéron, *De la divination*, 2, 42, 49, et C. O. Thulin l'a reprise comme cadre de son exposé.
5. Sur la question en général, R. Bloch, *Les Prodiges dans l'Antiquité classique*.
6. Ce précieux document a fait l'objet d'une étude remarquable de notre collègue italien Adriano Maggiani (« Qualche osservazione sul fegato di Piacenza »).
7. Données dans D. Briquel, *La Civilisation étrusque*, p. 221-228, avec bibliographie.
8. Voir M. Torelli, *Elogia Tarquiniensia*.
9. Reproduction dans A. J. Pfiffig, *Religio Etrusca*, p. 119, fig. 49.
10. Photo dans F. Roncalli, *Scrivere etrusco*, p. 23.
11. Le terme étrusque « lucumon » est donné par Servius, commentaire à Virgile, *Énéide*, 2, 178, 8, 65, 475, comme ayant le sens de « roi ».
12. Cette réputation de la femme étrusque a été remise à ses justes dimensions par P. Amann, *Die Etruskerin. Geschlechterverhältnisse und Stellung der Frau im frühen Etrurien*.
13. Elles sont répertoriées dans M. Torelli, *Elogia Tarquiniensia*, p. 122-124, et étudiées systématiquement dans M.-L. Haack, *Prosopographie des haruspices romains*.
14. Ces procédures ont été dûment analysées dans B. MacBain, *Prodigy and Expiation*, S. Montero Herrero, *Política y adivinación*, D. Engels, *Zum römischen Prodigienwesens*.
15. Nous avons étudié cette question dans D. Briquel, *Chrétiens et haruspices*.
16. J. Heurgon, « La vocation étruscologique de l'empereur Claude ».
17. Le texte porte ici VI et non X, comme dans le passage parallèle de Valère-Maxime. Mais il faut vraisemblablement corriger le chiffre donné par Cicéron (dans ce sens, G. Freyburger, J. Scheid, Cicéron, *De la divination*, p. 73) et celui de dix s'accorde mieux avec la référence, probable, aux soixante haruspices de l'ordre connu plus tard.

---

## RÉSUMÉS

Les Étrusques avaient développé tout un savoir religieux, la « discipline étrusque », mise en œuvre par un personnel spécialisé, les haruspices, et qui traitait de questions de rituel et de techniques divinatoires. Ce savoir était consigné dans des livres, conservés au sein des grandes familles de l'aristocratie qui gouvernait les cités, leur servant bien évidemment d'instrument de pouvoir. L'enseignement de cette science religieuse se faisait au sein de ces familles et se transmettait de père en fils. Mais Rome a éprouvé le besoin de se doter d'un corps d'haruspices, qui pût suppléer aux carences de la religion romaine traditionnelle dans le domaine des rites ou de la divination. Après la conquête de l'Étrurie, elle a organisé un collège dit « des soixante haruspices » et mis en place un système de formation à la « discipline étrusque », où chacune des douze cités de la fédération étrusque devait fournir un contingent de jeunes gens compétents en la matière.

## AUTEUR

### DOMINIQUE BRIQUEL

Membre émérite du CTHS, section Histoire et archéologie des civilisations antiques, professeur émérite Université de Paris-Sorbonne, directeur d'études émérite École Pratique des Hautes Études, correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres